

internationales literaturfestival  berlin

**UNE HISTOIRE POUR L'EUROPE
DE QUELLE LITTÉRATURE JEUNESSE L'EUROPE
A-T-ELLE BESOIN?**



PANORAMA

03 AZOUZ BEGAG

Une nouvelle Europe

06 CHEN JIANGHONG

Les livres d'images,
médiateurs de cultures

07 MARIANA CHIESA MATEOS

Les livres construisent des
ponts

09 IWONA CHMIELEWSKA

Myosotisne – m'oubliez pas

11 GABRIELA CICHOWSKA

Slow books

12 TENDAI HUCHU

Le premier amour

13 ADAM JAROMIR

Beau sans mots

14 GERALD JATZEK

Hey diddle diddle ou la
modernité de la poésie lyrique
pour les enfants

17 JAN DE LEEUW

Une danse expérimentale

18 URI ORLEV

Les livres, un cadeau pour
la vie

21 MARIA PAPAYANNI

Comme un grain de sable
en europe

24 MARIA PARR

Les enfants ont besoin
d'histoires

25 IVA PROCHÁZKOVÁ

Les rêves l'emportent
sur les limites

27 JANNE TELLER

Pour le bien en nous

29 ROBERT PAUL WESTON

Des livres visionnaires –
»Momo« de Michael Ende

31 FLOORTJE ZWIGTMAN

Prenez les au sérieux!



AZOUZ BEGAG

UNE NOUVELLE EUROPE

J'écris pour les enfants et les adolescents depuis plus de vingt ans. Lors des manifestations autour de mes livres, la rencontre avec des jeunes issus de l'immigration me tient particulièrement à cœur. Lorsque, hier, je me suis retrouvé devant 800 élèves pour une lecture sur la scène de la Haus der Berliner Festspiele, j'ai parlé anglais, français, allemand, turc et arabe pour m'adresser directement à ces jeunes de différentes nationalités. Les jeunes Turcs ont vu en moi un écrivain musulman, les jeunes à la peau foncée un écrivain africain et les jeunes venus avec leur classe de français, un écrivain français.

Je trouve ça dommage quand seules des classes bilingues viennent à mes lectures. Pour moi, c'est important qu'il y ait aussi des classes dont les élèves ne parlent que leur langue maternelle. Je leur dis toujours: »Ce n'est pas un problème si vous ne parlez pas français. Vous pouvez vous exprimer dans votre langue. Je peux quand même vous comprendre. Et vous pouvez me comprendre«. A chaque lecture, ce n'est pas la langue dans laquelle est racontée une histoire qui est importante, c'est son contenu. Et ce que l'on ne peut pas transmettre par la langue est transmis par les émotions. De cette manière, il se crée un lien entre les élèves et moi. Après les lectures, ils viennent souvent me voir et me disent dans leur langue maternelle qu'ils ne parlent pas français, mais qu'ils ont compris chacun de mes mots.

J'ai bien conscience que beaucoup de jeunes n'aiment pas lire et trouvent les lectures classiques ennuyeuses. C'est pourquoi j'essaie d'être un magicien lors de mes lectures: »N'ayez pas peur!«, dis-je. »Je ne suis pas un écrivain, je suis seulement un magicien. Si vous jouez avec moi, je jouerai aussi avec vous«.

Lors de ma lecture d'hier à la Haus der Berliner Festspiele, j'ai raconté une histoire à propos de mes parents, qui étaient tous deux analphabètes et ne parlaient pas français: un jour, je suis rentré à la maison après l'école. Mon père, qui ne savait pas lire, tenait pour la première fois un livre entre ses mains. »Azouz, viens voir«, dit-il et me demanda, le livre à la main: »Qu'est-ce que c'est?« »Un livre«, lui dis-je. »Non«, me répondit-il. »Si, papa, c'est un livre«, insistai-je. »Non, Azouz«, fut sa réponse. Mon père voulait m'expliquer quelque chose de philosophique. »Papa, je ne comprends pas ce que tu veux dire«. Il ouvrit le livre au milieu, fit un mouvement de battement d'ailes avec l'ouvrage et dit: »Réfléchis, mon garçon. Qu'est-ce que c'est?« »Un livre



volant», tentai-je. Il secoua la tête. Je trouvai enfin la solution: »Un oiseau!« »Oui, c'est ça, mon fils«. Mon père, un analphabète qui ne parlait pas un mot de français, m'expliquait qu'un livre avait la possibilité de se transformer en oiseau. Un oiseau qui peut laisser son malheur derrière lui afin d'être libre. Mon père m'expliqua que la littérature offrait la liberté. Moi aussi, je suis devenu libre grâce à la littérature. Mon père mourut analphabète et pauvre. Mais grâce à lui, j'ai compris dès l'âge de six ans la valeur des livres. Les clés de l'intégration sont la littérature et la capacité de pouvoir la lire. Enseigner cela est la tâche non seulement des parents, mais aussi celle des enseignants. Ils peuvent transmettre la joie de lire et ainsi devenir des ambassadeurs de la lecture. Pour un élève, toucher un livre, le posséder, le lire, peut être quelque chose qui changera durablement sa vie. Et les enseignants occupent cette position décisive leur permettant de faire découvrir la fonction extraordinaire des livres.

Mais quel est le lien entre l'Europe et la littérature pour les enfants et les adolescents? Pour moi, l'Europe n'existe pas. Pour moi, ce qui existe, ce sont des nations telles que la Grande-Bretagne, la République tchèque ou la France. Selon moi, il n'y a pas de littérature européenne pour la jeunesse. Il existe une littérature pour la jeunesse britannique, tchèque, française et d'autres pays. De même, il n'y a pas de jeunesse européenne. Il y a des jeunes de pays comme la Grande-Bretagne, la République tchèque ou la France. Chaque pays a sa propre langue, sa propre culture. Les nations ont encore une influence majeure sur notre identité. Et ces identités nationales font la richesse de ce que nous appelons l'Europe. L'Europe, c'est aussi la diversité des écrivains de différentes nations. Les éditeurs et les traducteurs qui rendent cette richesse palpable pour beaucoup de personnes sont très importants pour qu'un sentiment d'appartenance à l'Europe puisse naître. L'Europe a la responsabilité littéraire de placer cette diversité au premier plan et de la rendre visible. Les jeunes gens ici, en Allemagne, présents au Festival international de littérature de Berlin, n'ont pas connu l'époque du Mur de Berlin. Ils sont la nouvelle génération d'une nouvelle Europe. Maintenant, il est temps de construire cette nouvelle Europe et aussi l'Europe d'une nouvelle littérature pour la jeunesse. Je sais que cela est difficile, mais il est de la responsabilité des parents, des enseignants, des éditeurs, des traducteurs et des institutions, comme le Festival international de littérature de Berlin, de promouvoir cette nouvelle littérature européenne pour la jeunesse.



[Compilé par Christoph Peter, sur la base des contributions d'Azouz Begag dans le cadre d'un groupe de discussion public sur le thème «Une histoire pour l'Europe – De quelle littérature jeunesse l'Europe a-t-elle besoin?», organisé le 15/09/2012, lors du 12^e Festival international de littérature de Berlin.]

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



**CHEN JIANGHONG
LES LIVRES D'IMAGES,
MÉDIATEURS DE CULTURES**

Nous vivons aujourd'hui dans une société de consommation et il est indispensable que nous comprenions que la lecture est une ouverture vers l'avenir et qu'elle nous aide à préserver notre culture.

Nous savons que nous développons l'imaginaire et la créativité des enfants en leur donnant très tôt de bons livres.

Les livres d'images particulièrement bien illustrés aident nos enfants à parcourir le chemin qui mène de l'image au mot et à développer les structures cognitives dont ils ont besoin pour comprendre le monde réel.

Le bon vieux livre d'images grandit avec nous et demeure à nos côtés. Toute une vie. Il est intemporel. Il ne vieillit jamais.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



MARIANA CHIESA MATEOS LES LIVRES CONSTRUISENT DES PONTS

J'aime les livres qui ne sont pas forcément des livres dits pour enfants ou adolescents. J'aime les livres qui appartiennent à un genre plus vaste, celui des livres pour tous. Je préfère les livres dont les auteurs s'intéressent à l'histoire qu'ils veulent raconter plutôt qu'aux lecteurs de l'histoire.

Le souci de savoir à quel public un livre s'adresse concerne plutôt le monde de l'édition, à son culte de la catégorisation et à ses aspects économiques.

Il y a tellement d'auteurs que je considère comme fondamentaux et nécessaires qu'il serait injuste d'en mentionner certains et pas d'autres, d'autant plus qu'il existera [heureusement] toujours des livres incontournables et exceptionnels que je n'ai pas encore lus, que je ne lirai peut-être jamais et par conséquent, que je ne pourrai jamais recommander.

Au cours des années durant lesquelles ma culture livresque s'est développée, ma mère et ma grand-mère m'ont donné les livres qu'elles avaient elles-mêmes lus auparavant et m'ont ainsi permis de prendre part à leur enfance: elles m'ont donné un héritage.

Parmi les œuvres européennes [dans leur ordre de lecture], La Petite sirène de Hans Christian Andersen, puis Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry et enfin Le Journal d'Anne Frank ont formé une sorte de triangle imaginaire.

Pendant la dictature militaire en Argentine, des chansons et des livres ont été interdits, des tirages complets ont été saisis afin de retirer ces livres de la circulation.

J'ai lu Le Journal d'Anne Frank dans ma chambre prétendument à l'abri, à la maison, alors que le soir, les sirènes retentissaient, marquant le début du couvre-feu, suivies plus tard par les tirs, les cris, les sanglots.

J'étais encore assez jeune pour ne pas être affectée par certaines choses que les adultes ne m'avaient pas encore expliquées. Et en même temps, assez grande pour comprendre petit à petit.

J'avais exactement le même âge qu'Anne Frank lorsqu'elle a commencé son journal. Et quelques années plus tard, j'en rédigeais un à mon tour.

Mon besoin d'apprendre certaines choses était immense et, pendant que je lisais Le Journal d'Anne Frank, j'ai commencé à trouver des réponses et à poser de nouvelles questions. Des questions sur un monde qui n'avait rien d'un lieu sympathique et il fallait que quelque chose se produise pour que la situation change.



Mais surtout, la lecture de ce journal me permit de construire un pont vers cette autre personne, pourtant si loin de moi dans le temps et l'espace.

Je vivais ce que je lisais comme si Anne Frank me parlait. Ici et maintenant. Et elle me parlait à moi. Je voulais être son amie.

Et je voulais la cacher dans ma chambre où personne ne viendrait la chercher.

Parce que c'était comme si Anne habitait à côté de chez moi.

Jusqu'à ce que les tirs se rapprochent une nuit. Ils venaient de la maison juste à côté. Personne ne pouvait dormir et personne n'alla voir à la porte. On nous l'avait interdit. Les militaires et la police.

Le lendemain matin, il n'y avait plus personne dans la maison défigurée.

Qui sait, pensais-je, peut-être qu'Anne habitait cette maison.

Ce matin-là régnaient la stupeur, la colère et l'impuissance. Et je sentis que je n'étais plus une enfant.

Et depuis, les mots »subversion«, »terreur«, »clandestinité« et »répression« ne font plus qu'un dans ma tête.

Parfois, je m'imagine l'Europe comme une vieille femme aimable présentant les premiers signes de la sénilité: étourdie et un peu perdue. Elle ne se reconnaît pas dans les autres, elle a peur des étrangers. Elle craint qu'on ne lui prenne quelque chose...

Aucune société future ne peut et ne devrait être construite sans souvenir. Sans souvenir, le passé resurgit et de nouvelles formes de discrimination et de haine raciale apparaissent.

C'est beau lorsque les histoires se terminent bien, mais elles devraient surtout nous montrer les chemins de la philanthropie, les ponts de la tolérance, les sentiers du respect et les fenêtres de la joie, avec le goût de l'aventure, l'imagination et la connaissance qui permettent de les trouver dans les plus beaux livres que nous devons encore lire, regarder et réaliser.

Ce sont ces livres que je trouve nécessaires.

Des livres qui défendent la liberté, l'équité, la tolérance et l'amour sous ses formes les plus diverses, l'amour des autres humains ainsi que de la Terre et des océans qui nous maintiennent en vie.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



IWONA CHMIELEWSKA MYOSOTIS – NE M’OUBLIEZ PAS

A première vue, la lecture du Journal de Blumka ne semble pas représenter un défi insurmontable, mais elle permet à chaque lecteur de compléter et de développer son contenu. Cependant, pour que chacun puisse remplir les variables de cette construction complexe de mots et d’images avec ses propres solutions, une précision quasi mathématique m’a paru nécessaire dans la conception de l’ouvrage.

Blumka est-elle un personnage historique ou une simple fiction? Il n’est pas possible de répondre à cette question avec certitude. La guerre et le passage du temps ont effacé de nombreuses traces. A partir des innombrables textes que nous a laissés Janusz Korczak et des souvenirs de ses pensionnaires et amis, j’ai reconstruit un morceau de cet univers à jamais perdu dans lequel les faits se mélangent à des événements probables et le monde réel se mêle aux souhaits et aux rêves qui flottent autour du Dom Sierot. Je me suis octroyé le privilège d’un auteur qui décrit à sa manière Korczak et ses enfants. Je me suis efforcée de ne pas franchir les limites que je m’étais fixées, ces limites étant induites aussi bien par les »lois« du livre d’images que par une thématique difficile. Les phrases concises et lapidaires de mon héroïne doivent être complétées et développées par l’image – une image qui nous en dit parfois plus et qui est parfois aussi plus dramatique que les mots eux-mêmes.

Dans la seconde partie du livre, les pages ont été conçues selon un schéma qui doit contribuer à la clarté du message. Les principes pédagogiques que Korczak a formulés dans ses écrits sont énoncés ici par un enfant. Les idées empreintes de sagesse et toujours aussi actuelles de ce grand humaniste, qui suggère de traiter les enfants avec affection, semblent être une sorte de décalogue que l’on peut réciter et re-réciter sans fin. Les portraits de Korczak ont été réalisés grâce aux quelques photographies qui ont été conservées. J’ai plongé sa blouse, qui apparaît de manière récurrente dans les souvenirs concernant le docteur, dans un bleu lumineux. Cette couleur a-t-elle un lien avec le myosotis, l’encre, le cosmos et l’absolu? Le lecteur fera lui-même son interprétation. Quel rôle joue cet arbre puissant et déraciné à la fin du livre? Comment interpréter le »cours d’allemand« qui commence en septembre? Pourquoi l’étoile de mer a-t-elle six branches et le lys blanc que porte la petite Pola vers le ciel six pétales?

La première partie du Journal de Blumka décrit l’univers des enfants au Dom Sierot, les règles à respecter, les jours fériés et les jeux que le



docteur a imaginés pour eux. J'aime particulièrement un des enfants: le petit Caillou. Ce petit garçon qui portait du charbon dans son pot de chambre a vraiment existé. Tout comme Stasiek, un élève brillant et serviable, à qui le docteur a un jour offert un vol au-dessus de Varsovie. Les enfants avaient aussi leur propre tiroir que personne n'avait le droit d'ouvrir sans permission. Pour qu'ils puissent savoir plus tard comment gérer correctement leur argent, ils avaient la possibilité de travailler dans l'un des ateliers du Dom Sierot et de gagner un peu d'argent de poche. Mademoiselle Stefa est aussi restée avec eux jusqu'au bout. Elle a dirigé le Dom Sierot aux côtés de Korczak pendant ses trente ans d'existence. Bien que quelques détails fictifs se mêlent à l'authenticité historique, cette dernière constamment exprimée par le biais des images, des nombreuses métaphores et des symboles. Les pages lignées et jaunies du journal qui permettent d'abord à Blumka de consigner ce qu'elle a vécu deviennent des images. J'ai mis plusieurs mois à rassembler ces images et les matériaux défraîchis et en morceaux que j'ai utilisés pour mes collages. Ce sont des fragments authentiques de vieux cahiers, de journaux, de couvertures, d'emballages et de tissus que l'on utilisait autrefois pour décorer les valises. J'ai aussi collectionné avec grand soin de vieilles photos d'avant-guerre qui m'ont aidée à rendre vivants les détails relatifs aux vêtements, aux coiffures...J'ai régulièrement regardé les visages des enfants du Dom Sierot pour essayer de deviner leurs pensées et leurs rêves.

Blumka, »Petite fleur«, nous guide dans cet univers. Elle écrit son journal avec des mots simples, des mots d'enfants, qui ont quand même trait à des thèmes importants. C'est le docteur qui lui a donné cette capacité en mettant l'enfant au même niveau que l'adulte. Sur l'une des images, elle arrose un vrai myosotis desséché qui, de cette manière, revient à la vie dans le livre. Pour que nous n'oublions pas. A la fin, elle transforme la plume en acier de son stylo en Jad, une baguette en argent que l'on utilise dans les synagogues pour ne pas toucher les saintes écritures lors de la lecture. Je n'aborde pas ce qui se passa ensuite. Je ne peux pas. Mais je suis contente d'avoir pu faire renaître le souvenir des moments heureux et parfois également difficiles au Dom Sierot, avant la guerre. Car dans un livre, on peut laisser les enfants heureux continuer à se balancer, pour toujours, comme les cerises aux oreilles du souriant docteur.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



GABRIELA CICHOWSKA SLOW BOOKS

Quelque part dans Sydney: un petit garçon se réveille, prend son petit déjeuner et part faire les courses au supermarché près de chez lui avec ses parents. Pendant ce temps, dans un petit village marocain, un petit garçon du même âge, après avoir effectué les rituels du matin, se met en route avec sa famille pour le bazar, ce lieu à l'activité incessante. De prime abord, les deux univers présentés dans ce livre n'ont rien en commun. Mais petit à petit, nous remarquons qu'ils n'existent pas l'un à côté de l'autre, sans lien aucun, mais qu'ils se pénètrent l'un l'autre.

Miroir, ce sont deux livres en un: l'histoire australienne se lit de droite à gauche et l'histoire marocaine dans l'autre sens. Un livre qui crée un pont, grâce auquel le jeune lecteur pourra découvrir que partout, dans le monde entier, les besoins et les souhaits des hommes se ressemblent. Indépendamment de la couleur de leur passeport, tous veulent être aimés par leur famille et leurs amis et en même temps appartenir à une plus grande famille, en l'occurrence la société.

Bien entendu, il est impossible d'écrire en peu de temps un livre d'une telle profondeur, qui se distingue par sa technique de narration exceptionnelle et sa virtuosité [des collages remarquables qui allient les éléments les plus variés: sable, terre, argile, couleurs, plantes, papier, tissus, laine, métal et plastique]. Jeannie Baker qualifie elle-même ses livres de »slow books« [»livres lents«]; ils naissent de manière organique, couche par couche, ils mûrissent lentement, comme une pomme rabougrie, qui n'est pas soumise aux ambitions du jardinier. Miroir est sans aucun doute un fruit goûteux et nourrissant, qui devrait trouver sa place sur les tables du monde entier et pas seulement sur celles des sociétés multiculturelles européennes.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



TENDAI HUCHU LE PREMIER AMOUR

Ray Bradbury est décédé cette année. Il avait 91 ans et semblait n'être jamais devenu complètement adulte. En tout cas, pas pour ses fans. Son œuvre est jeune et rafraîchissante. Lire ses livres est un pur plaisir. Je souhaite recommander son grand classique, Fahrenheit 451, aux jeunes lecteurs européens, car ce roman est magique à tous points de vue. C'est une histoire magnifique qui transporte les lectrices et les lecteurs dans un autre univers, qui secoue, bouleverse, captive et coupe le souffle. Pourtant, c'est une dystopie: dans un futur pas très lointain, les livres sont brûlés par les pompiers, car c'est au fond ce à quoi l'on s'attend de la part des »pompiers«, habitués à jouer avec le feu. N'est-ce pas? Le principal protagoniste, Guy Montag, est pompier. Il entre chez les gens et brûle des livres. Dans son univers, ce sont les lois qui prescrivent cela et Guy Montag est un citoyen respectueux des lois. En lisant le livre, chacun comprend à quel point les lois faites par les hommes sont arbitraires. Et le lecteur commence à tout remettre en question et, ce faisant, à devenir quelqu'un de meilleur. Ray Bradbury nous apprend que, finalement, c'est la conscience qui compte dans la vie et dans un monde plein d'hypocrisie, de dogmatisme, de haine et de chaos. Il n'existe aucun autre livre qui incite autant ses lecteurs à voir les choses autrement. La lecture de Fahrenheit 451, le plaisir d'une prose poétique, est comme le premier baiser, comme le premier grand amour. Après ce livre, plus rien n'est comme avant. Ceux qui lisent ce livre tomberont amoureux de la littérature pour toujours.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



ADAM JAROMIR BEAU SANS MOTS

Sur la table de chevet, sur les étagères et les tables, des livres qui n'ont jamais été lus, pour de multiples raisons, mais toujours avec une mauvaise conscience, qui du reste semble se matérialiser dans une couche de poussière toujours plus épaisse.

Alors, la joie envahit mon cœur lorsque je découvris ce livre dans une librairie. Cette fois, j'en étais sûr. J'allais le dévorer de la première à la dernière page. Je ne m'étais pas trompé.

Couleurs du jour est un livre qui n'a pas de texte mais qui en crée un. Un petit leporello contenant 168 images aux couleurs impertinentes, qui ondule à travers ma chambre comme un serpent corail, dont les reflets argentés scintillent ici et là, qui semble parfois »troué« et me permet d'avoir un regard nouveau et frais sur ma vie. Je m'allonge par terre, je regarde les images, à travers elles, et je ne remarque que trop tard que ce beau reptile m'a encerclé dans les règles de l'art et que je suis dans un labyrinthe au centre duquel un chat aux moustaches rouges me guette...

»Je choisis les couleurs en fonction de l'effet de leur nuance, selon leur sonorité individuelle. Lundi vert, mardi bleu, mercredi orange, jeudi rose, vendredi cannelle, samedi marron et le dimanche a des oreilles jaunes... C'est ce que je me suis imaginé quand j'avais dix ans et j'étais étonnée que personne d'autre ne connaisse les couleurs des jours«, écrit Kveta Pacovska au sujet de ce petit chef d'œuvre.

Aujourd'hui, c'est samedi. J'ai prévu de ranger enfin la maison et d'enlever la poussière. Je ne suis pas certain que cette journée ait une couleur.

Je prends le livre de Kveta, je m'allonge par terre...

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



GERALD JATZEK
HEY DIDDLE DIDDLE OU LA MODERNITÉ
DE LA POÉSIE LYRIQUE POUR LES ENFANTS

1.

Au commencement était le Verbe et il fut dit. Avec l'invention de l'écriture, il fut discrédité. Ceux qui savaient écrire regardaient de haut ceux qui savaient seulement parler et ils créèrent les mots qui vinrent consolider ce rapport: langue écrite et patois, langue standard et dialecte.

2.

Dans trois domaines de la littérature, les traditions orales sont toujours vivantes: dans la poésie lyrique pour les enfants, la chanson et le théâtre populaire.

Tous les trois suscitent méfiance et doutes chez les Lords du sceau privé de la littérature. Ils sont considérés comme dépassés et mineurs, artistiquement parlant. Lewis Carroll, Bob Dylan et Dario Fo n'ont rien pu y faire.

La critique, essayant constamment d'améliorer un peu plus sa réputation académique, entérine ce jugement. Les théâtres populaires et itinérants sont un thème pour les chroniques et les chansons sont expédiées grossièrement par le rédacteur pop. Et les rares discussions sur des poèmes pour enfants traitent la plupart du temps des questions didactiques et pédagogiques.

3.

Ce dont on ne s'occupe pas finit par s'étioler. Par conséquent, des livres d'images sont édités en masse, avec des compositions cadrées à gauche présentées comme des poèmes, car à la fin des lignes, des syllabes similaires apparaissent deux par deux. A côté et en dessous d'illustrations souvent compliquées figurent des textes maladroits, pleins de morceaux d'images et de métaphores ratées. Les ouvrages sont vendus grâce à la présentation graphique et sont suivis d'autres horreurs lyriques.

4.

Au commencement était le Verbe, parlé, chanté aussi, organisé sous forme de rythmes et de mélodies grâce aux rimes et aux vers, aux répétitions et aux contraires, de sorte qu'il reste toujours en mémoire afin d'être transmis.

Pendant plus d'un millénaire, d'innombrables générations ont défini mais aussi changé leur position au sein de la nature et de la société à travers des épopées, des odes, des ballades et des chansons. Pendant que



l'enregistrement écrit, relativement récent, fixe le texte, chose indispensable pour la science et le droit, les variantes et les adaptations [parodies incluses] appartiennent à l'essence même de la littérature orale.

On prendra comme exemple les nursery rhymes [comptines] britanniques, certes regroupées pour la première fois dans un recueil en 1744, mais qui jusqu'à aujourd'hui, sont transmises surtout par la parole, la lecture et le chant.

La raison de ce succès est évidente: des poèmes comme Hey diddle diddle et I knew an old lady who swallowed a fly ouvrent un monde de [non]-sens, dans lequel les sonorités triomphent sur la logique, un espace de liberté dans lequel on a supprimé les règles figées et où l'imagination peut tout faire.

5.

Les enfants abordent la réalité et la littérature de la même manière. Celui qui leur raconte une histoire doit s'attendre à ce qu'ils exigent des changements dans l'action, qu'ils éliminent des personnes ou qu'ils en réclament de nouvelles.

En groupe, ils adaptent des chansons et des rimes, changent des noms, des lieux et des caractéristiques. Plongés dans leurs jeux, ils se glissent dans la peau de personnages, découvrent des paysages imaginaires et flottent sur des mélodies. Ceci est reconnaissable de l'extérieur grâce aux variations marmonnées et chantées à mi-voix. Dans les deux cas, l'objectif est d'adapter un texte à sa propre vie jusqu'à ce qu'il soit perçu comme étant authentique.

6.

L'ordinateur a enlevé à l'œuvre littéraire son caractère définitif. Celle-ci est devenue modifiable. Les textes enregistrés numériquement peuvent non seulement être édités à souhait, mais ils ne sont éloignés que d'un clic de leur utilisation multimédia. Lorsque le son, l'image, le film et le mot écrit sont échantillonnés, filtrés et recombinaés, un jeu qui n'avait jamais été possible jusque-là apparaît.

Le matériel de base idéal pour cela est sans grande surprise la littérature orale. Elle était en effet déjà interactive bien avant que le premier théoricien des médias ne soit sur Terre.

7.

Le livre demeure le plus important »conteneur« de littérature et il le restera encore longtemps. Par conséquent, lorsque l'on cherche des textes adaptés à une présentation orale, il n'est pas nécessaire de grimper dans des vallées abandonnées pour écouter bergers et vachères [même si l'attrait est indéniable]. Une visite à la bibliothèque



suffit: on y trouve en version papier les poèmes d'Edward Lear et de Federico García Lorca, de Christian Morgenstern et d'Ernst Jandl.

8.

Chez ces quatre poètes, on trouve tout ce que l'on peut souhaiter pour les enfants européens: de la poésie issue des traditions du continent entremêlées de manière diverse ; de la poésie qui joue avec les formes de façon créative, qui utilise et change les vers de mirliton et le ghasel, le haïku et le rondeau ; de la poésie qui crée des images au langage puissant, dans lesquelles le lecteur entre pour les remplir de ses propres expériences.

C'est de cette poésie que nous avons plus besoin si nous ne voulons pas laisser le champ libre aux rimes fabriquées à la chaîne des livres d'images de grands magasins.

9.

Comment y parvenir? Je ne sais pas. Organiser un festival européen de poésie pour enfants serait une idée. Mais il serait plus important d'avoir un lieu de rencontre où les textes seraient traduits, recomposés, mis en musique, mis en scène, un lieu qui permettrait aux auteurs de parler de leurs méthodes, aux musiciens d'écouter les mélodies des langues du continent, aux scientifiques et aux critiques de découvrir la diversité de la poésie pour enfants, tant au niveau de l'esthétique que du contenu.

10.

Pourquoi est-ce important? Parce que celui qui sait que l'on peut changer une langue essaiera peut-être aussi de changer le monde.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



JAN DE LEEUW UNE DANSE EXPERIMENTALE

Un livre qui a été écrit en 1982, mais qui selon moi n'a rien perdu de son importance ; un livre expérimental mais qui se doit d'être lu, tant il est actuel et universel. Il s'agit de La Danse du coucou [Dance on my grave en anglais] d'Aidan Chambers. Je pense que les droits des femmes et des personnes LGBT seront dans un avenir proche un test décisif pour notre société parce que la tension entre la liberté personnelle et l'acceptation, par opposition à la religion et au respect des différentes cultures, sera palpable – une tension non pas entre l'Europe et le monde, mais au sein même de l'Europe. En plus des thèmes politiques abordés, La Danse du coucou est tout simplement un livre admirable qui parle d'amour.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



URI ORLEV

LES LIVRES, UN CADEAU POUR LA VIE

Harry Potter par exemple...Est-ce la réponse à la question? Si la réponse est »oui«, qu'en est-il de toutes les autres publications importantes qui sont quand même lues par des lecteurs des tranches d'âge les plus variées et dont la plupart n'appartiennent pas à la catégorie des best-sellers. Si la réponse à la question est »non«, pourquoi ce livre a-t-il été un best-seller dans autant de pays?

Quelle chance que ce livre ait été écrit, car de nombreux jeunes ont ainsi recommencé à lire aussi des livres sans magicien!

Je me rappelle la façon dont je lisais quand j'étais enfant. Les thèmes qui étaient traités dans les livres ne m'intéressaient à l'origine pas le moins du monde. Si ça me touchait, si le suspense me tenait en haleine, je continuais à lire avec une lampe de poche sous ma couverture, après que ma mère avait éteint la lumière, et le livre se gravait dans mon cœur. Plus tard, quand j'ai grandi, le thème par exemple de l'esclavage en Amérique est soudain arrivé. Je me suis tout à coup souvenu de La Case de l'oncle Tom.

Quand je réfléchis aux livres que j'ai écrits et qui ont eu du succès dans d'autres pays, je pense que le thème a réellement une importance. J'ai écrit un livre qui existe depuis trente ans déjà, c'est-à-dire une génération entière. Il s'agit d'Une île, rue des oiseaux, une robinsonnade qui se déroule à l'époque de la Shoah. D'ailleurs, à ma grande surprise, l'un des premiers prix que ce livre a reçus fut le Prix Edgar Allen Poe de littérature policière en 1985! Je croyais avoir écrit un livre qui parlait d'un petit garçon à l'époque de la Shoah.

Parmi mes livres, il y en a un avec des vers pour enfants. Ce livre parle d'une grand-mère esseulée qui décide de tricoter son entourage, y compris deux petits-enfants. Elle doit faire face aux problèmes qui surviennent. Les enseignants refusent d'admettre les enfants à l'école. Le ministère de l'Education confirme cette décision, car les enfants ne sont que »quelques fils et quelques trous«. Des enfants tricotés: on ne les prend pas en classe, on ne les instruit pas, on ne les éduque pas.

Lorsque j'étais au festival de littérature à Mexico, un enseignant aux traits indigènes est venu me voir et m'a remercié pour ce livre. Il m'a dit: »Les enfants de nos villages indiens s'identifient beaucoup aux enfants tricotés car eux aussi, ils sont différents et exclus«. Pourtant, j'avais simplement écrit une histoire pour enfants. Cela prouve la véracité de l'affirmation: »La signification se trouve dans le regard de l'observateur«.



On écrit un livre et on ne sait pas où il entraîne le lecteur et ce qu'il lui associe comme besoins, désirs et rêves.

Ce livre a aussi remporté un grand succès en Inde et a été traduit dans plusieurs langues indiennes. En Israël, des enseignants ont associé ce livre au destin des Juifs à l'époque de l'Holocauste, bien que cela n'ait absolument pas été mon intention.

Il y a des livres à partir desquels les jeunes lecteurs tirent des enseignements pour leur vie future. Je ne sais pas si ces livres ont été écrits dans ce but, c'est possible, peut-être inconsciemment ; si c'est une bonne histoire, captivante, ces livres donnent dans tous les cas aux jeunes lecteurs quelque chose d'important pour leur vie.

Par exemple, une relation particulière avec les animaux.

Il y a deux livres que j'ai vraiment aimés quand j'étais enfant. L'un d'eux était Ciondolino [Gigi parmi les insectes en français] de l'auteur italien Luigi Bertelli [1858 – 1920]. Un petit garçon qui n'a pas envie de faire ses devoirs observe des fourmis qui rampent au sol devant lui et se dit: »J'aimerais être une fourmi. Comme ça, je pourrais aller me promener toute la journée...« Et soudain, il se transforme en fourmi. Le récit repose sur l'histoire – et aussi la fin – de Napoléon Bonaparte. Ciondolino deviendra en fin de compte commandant de la grande armée des fourmis... Peut-être que ce livre existe encore et que vous pouvez le lire. En tout cas, je m'efforce depuis de ne faire aucun mal aux petits animaux, même aux plus petits [sauf les moustiques, et pendant la guerre, je n'hésitais pas à tuer les puces, les poux et les punaises].

Le deuxième livre que j'ai lu maintes fois avait été écrit pour des adultes. Ce livre s'appelle Bambi, une vie dans les bois. Il est l'œuvre de l'auteur autrichien Felix Salten [1869–1945]. Je parle du livre d'origine, tout le livre, pas de la version de Walt Disney.

J'ai voulu faire plaisir à ma mère, j'ai commencé à le lire et je n'ai pas pu m'en détacher jusqu'à ce qu'il devienne l'un des mes livres préférés. Je l'ai lu de nombreuses fois et peu à peu, j'ai commencé à croire qu'il s'agissait de mon propre destin. La grande chasse fut pour moi la guerre qui régnait tout autour de nous, ce que l'on appelle aujourd'hui l'Holocauste et la Shoah. Ma mère et moi, nous étions Bambi et sa mère. Lorsque nous avons traversé la clairière encerclée par les chasseurs, ma mère a été tuée, comme celle de Bambi. Moi aussi, j'ai été recueilli par une tante, mais Bambi n'a pas été envoyé par sa tante en Palestine tout seul, avec son petit frère pour seul compagnon, à la fin de la guerre. Il y a encore d'autres différences. Par exemple, Bambi avait un père qui le



trouva et le soutint durant la catastrophe. Je n'ai jamais trouvé un père comme ça.¹

Encore aujourd'hui, je déteste les chasseurs qui tuent des animaux pour le plaisir. J'ai horreur des châteaux d'aristocrates dont les murs sont décorés avec les somptueux bois de leurs victimes ou des peaux de lions et de tigres aux yeux de verre effrayants. Aujourd'hui, je méprise surtout les chasseurs modernes avec leurs super armes du XXI^e siècle, avec des longues-vues télescopiques... Par contre, j'ai de l'estime pour les chasseurs qui s'arment d'appareils photos exceptionnels, avec des télescopes de notre siècle, et qui nous montrent le monde magnifique de la nature sans la blesser. A une époque [depuis bien longtemps révolue], nous étions vraiment des chasseurs. Nous cherchions de la viande pour nourrir notre famille et les membres de notre tribu. Ce chasseur vit manifestement encore en nous aujourd'hui, bien que nos congélateurs contiennent de la viande de supermarché – et ce, après qu'on a tué des animaux élevés spécialement dans ce but, jusqu'à ce qu'un jour, on puisse peut-être produire de la viande sans devoir tuer des êtres vivants. C'est ce que je souhaite, notamment pour les baleines, ces animaux géants qui chantent leurs mélodies dans le lointain pour prendre contact avec leurs congénères.

Les jeunes Européens ont besoin de livres qui vont droit au cœur, qui sont passionnants, intéressants, intelligents et non didactiques.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]

¹ Extrait de la conférence «Les livres nourrissent les enfants»
[»Bücher als kindliches Lebensmittel«] à laquelle j'ai pris part lors du festival.



MARIA PAPAYANNI COMME UN GRAIN DE SABLE EN EUROPE

Dans mon petit pays, j'ai découvert un minuscule village que l'on ne trouve sur aucune carte. Je m'y rends souvent pour regarder la mer de Libye et les monts Asteroussia qui s'élèvent jusqu'aux étoiles. Dans cet endroit vivent des aigles qui mangent seulement la moelle qu'ils sucent soigneusement des os de leurs victimes. C'est un petit village qu'aucune rue ne traverse, qui pourrait amener les gens ailleurs. Les habitants se procurent tout ce dont ils ont besoin dans leurs jardins, ils utilisent leurs animaux et prennent également tout ce qui rend la vie si délicieuse: le sel des falaises donnant sur la mer et le miel, cadeau des abeilles, qu'elles récoltent avec avidité sur les plants de thym qui poussent en abondance dans cette région. Ici, les gens ne sont jamais partis en voyage mais ils connaissent des histoires sur chaque pierre de leur village. C'est comme si leurs yeux n'avaient jamais oublié, comme s'ils n'étaient pas fatigués et pouvaient voir et entendre plus de choses que les autres. Leur dignité face au dénuement, à la douleur et à la joie m'impressionne toujours. Et d'autre part, la passion que l'on trouve dans leurs chansons et leurs danses. La seule chose que je ne comprends pas, c'est la raison pour laquelle voyager les indiffère autant. Pour eux, toute la vie se déroule ici. Ce petit village est un grain de sable dans la grande Europe. Ici aussi vivent de jeunes Européens qui parcourent des kilomètres chaque jour pour aller à l'école.

De l'autre côté, chez moi à Athènes, grandissent deux adolescents qui rêvent d'étudier et de voyager à travers le monde. Ils vont à l'école, au théâtre, dans les musées, à des concerts, dans des bars. Eux et leurs amis sont aussi des Européens avec les mêmes droits, je l'espère, que les enfants et les jeunes qui vivent dans ce village isolé de Crète, mais aussi que ceux qui grandissent dans les grandes villes européennes. Ce sont tous des enfants. Les petits membres d'une grande famille. Ils doivent apprendre à partager le même monde et à s'occuper les uns des autres.

Tous ces jeunes se retrouvent aujourd'hui et s'amuse ensemble dans le cyber-paradis.

Une époque heureuse inondée d'informations et dans laquelle tout tourne autour de l'ordinateur. Le jeu, l'information, la connaissance. Mais ce n'est pas quelque chose d'abouti en soi, avec un début, un milieu et une fin comme un livre, un spectacle ou un film. Alors,



comment parler avec les enfants et les jeunes qui surfent à la vitesse de l'éclair à la surface de la mer?

Comment suivre le fil d'Ariane, comment chasser les injustices qui les encerclent dans le labyrinthe du Minotaure? Car à notre époque, les enfants voient et apprennent désormais rapidement, peu importe où ils grandissent, que le monde est plein de guerres non fondées, de violence absurde, d'injustices sociales et qu'à la fin, ce ne sont pas toujours les gentils qui triomphent. Et néanmoins, dans le tourbillon de la vie quotidienne, le royaume du »Il était une fois« peut prendre une autre forme, mais demeurer aussi stable et sûr que les moulins à vent de Don Quichotte. Est-ce peut-être notre réaction à la barbarie moderne? Est-ce peut-être notre besoin de vivre simplement notre vie comme les habitants d'un vieux village, qui écoutent la terre et observent les mouvements dans le ciel? Est-ce peut-être notre besoin de rêver d'un nouveau conte? Ne sont-ce pas de toute façon les mythes qui, à différentes époques de l'histoire, ont essayé d'expliquer l'inexplicable? Est-ce que notre époque n'en arrive pas, elle aussi, exactement à ce point-là? Au point où nous avons besoin d'un mythe moderne qui nous apprenne à nous écouter les uns les autres, à écouter la Terre avant de la détruire définitivement et après à sucer la moelle comme les aigles en Crète? J'adore les contes et si j'ai appris quelque chose en les lisant, c'est qu'à la fin, le gagnant, c'est celui qui lutte contre tous les éléments, qui traverse la forêt obscure, qui s'arrête un moment et écoute ce que le dragon, l'oranger et la vieille femme ridée ont à lui dire. Celui qui se presse n'entend jamais le conseil magique. Peut-être le moment est-il venu de s'écouter les uns les autres?

Quand mon fils était petit, nous courûmes un jour pour arriver à l'école avant la sonnerie. Soudain, il s'est arrêté. »J'ai entendu quelque chose dans les arbres. Un lézard demande désespérément de l'aide«. Je le regardai avec colère. Encore une excuse pour ne pas aller à l'école. Il se mit alors à pleurer. Je me retournai et vis un arbre fatigué au beau milieu d'une grande ville. Mais mon fils insista: »Mais écoute!« Et tout à coup, je me sentis si pauvre! Comme c'était difficile pour moi, absorbée par le rythme du quotidien, d'entendre le cri d'un lézard désespéré. Comme mon fils était riche, lui qui pouvait entendre l'appel à l'aide, qui pouvait transformer la réalité pour survivre. Comme les enfants du monde entier sont riches, avant qu'on ne vienne leur ôter leur imagination!

De quel genre de livres les jeunes Européens ont-ils besoin? De contes, de beaucoup de contes pour vaincre le mal. Et je pense



aussi aux mots éparpillés issus de livres que j'ai tant aimés dans mon enfance et qui maintenant me viennent à l'esprit comme de bons souhaits. Comme les mots du grand écrivain grec, Nikos Kazantzakis: »Va aussi loin que tu peux, ou mieux encore: aussi loin que tu ne peux pas«. Et le vers de Nikos Kavvadias, l'un de mes poètes préférés: »Danse sur l'aileron du requin et plains ceux qui ne rêvent pas«. Et au-dessus de tout, en haut du mât d'un bateau bien construit, qui naviguera à travers toute l'Europe, un conteur aveugle qui dit: »Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas! Même à ce prix, tout son désir ne put sauver son équipage: ils ne durent la mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil, avaient mangé les bœufs, C'est lui, le Fils d'En Haut, qui raya de leur vie la journée du retour«. * Apprends donc à connaître le monde entier, tire les leçons de tes expériences... Chacun doit faire ses propres erreurs. Commence. Vole. Cherche la moelle.

Et quand tu trouveras le livre qui signifiera vraiment beaucoup pour toi et que tu le dévoreras, tu sentiras que si tu te mets un peu sur la pointe des pieds, tu pourras toucher les étoiles.

* Extrait du 1^{er} chant de L'Odyssée d'Homère, traduction: Victor Bérard.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



MARIA PARR

LES ENFANTS ONT BESOIN D'HISTOIRES

De quelle littérature un enfant a-t-il besoin? Et je pose la question suivante en toute franchise et sincérité: un enfant a-t-il vraiment besoin de littérature? J'ai tourné et retourné cette question dans ma tête bien souvent. Parce qu'en fin de compte, c'est ce à quoi je consacre ma vie. Et peu importe comment je la tourne et la retourne: je ne crois pas qu'un enfant ait vraiment besoin de littérature. Un enfant a besoin d'amour, de sécurité, d'air, de nourriture, d'échanges, d'amis. Il peut devenir quelqu'un d'exceptionnel sans jamais avoir lu un seul livre «littéraire». Mais il y a autre chose dont un enfant a besoin, quelque chose de similaire: les enfants ont besoin d'histoires. Des histoires qui parlent d'eux, de qui ils sont, et du monde qui les entoure. Des histoires dans lesquelles ils peuvent jouer, des histoires dans lesquelles ils rêvent et des histoires dans lesquelles ils peuvent grandir. L'enfant doit évoluer dans une atmosphère riche et pleine d'histoires. Des histoires racontées par les adultes, des histoires racontées par d'autres enfants, que les enfants inventent eux-mêmes, des histoires que l'on voit dans un film ou, et voilà où je veux en venir: des histoires qu'on lit dans un livre. J'invente des histoires et ce que je préfère, c'est les raconter. Mais de cette manière, je ne peux pas vraiment en faire profiter beaucoup d'enfants! Alors, quelle chance de pouvoir écrire mes histoires dans un livre! Quel bonheur pour tous les écrivains de pouvoir écrire leurs histoires pour que des enfants qu'ils ne rencontreront jamais personnellement puissent quand même les écouter et chacun à leur manière se plonger dans leurs récits.

Je crois que Ronya, fille de brigand m'a beaucoup marquée. Du moins, mes rêves ont été marqués par ce livre. Je voulais être Ronya. Forte, entêtée et gentille. Quand on s'imagine avoir douze brigands autour de soi qui vous prêtent toute leur attention, quand on s'imagine posséder une immense forêt et y être la reine, et quand on s'imagine rencontrer Rik...Et plus tard, j'ai aussi senti à quel point c'était important que Ronya ait été une fille. Si elle avait été un garçon, j'aurais quand même voulu être comme elle. Mais le fait qu'elle ait été une fille et aussi sa manière d'être, cela a permis de briser toutes les limites de ce qui était possible et normal. Merci Ronya!

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



IVA PROCHAZKOVA LES REVES L'EMPORTENT SUR LES LIMITES

Je recommande dans tous les cas aux enfants, aux jeunes mais aussi aux adultes d'Europe Le Mur de Peter Sís pour lire, ressentir et réfléchir. Ce petit ouvrage raconte, plus en images qu'avec des mots, une part importante de notre histoire. Je dis notre car comme Peter Sís, j'ai grandi derrière le mur. Ou, comme on disait à l'époque: derrière le rideau de fer. Celui-ci était d'une part hermétique et inébranlable, mais d'autre part, on pouvait entendre et voir beaucoup de choses à travers lui. Pas des formes ou des informations précises et des sonorités claires, non, nous percevions plutôt des empreintes et des échos, de petits morceaux, des éléments incomplets et déformés de la vie »de l'autre côté«.

»Nous ne savions rien de l'Ouest, mais nous nous sommes tout imaginé«, raconte Peter Sís, »et ce, de manière bien plus belle que la réalité«.

Il se rappelle certains détails, petits mais très importants de notre quotidien de l'époque, par exemple les vêtements des adolescents. Ce qu'on pouvait acheter dans les magasins normaux ne pouvait pas être porté tel quel, on devait le modifier, agrandir le décolleté, changer la couleur, raccourcir la jupe, élargir les jambes de pantalon. Lorsqu'une jeune fille ne voulait pas être ridicule, elle devait coudre [souvent avec l'aide de sa grand-mère] ses propres robes et manteaux avec beaucoup d'imagination et de patience, tricoter des pullovers, se faire envoyer des soutiens-gorges du monde derrière le rideau. De leur côté, les garçons collaient des talons plus hauts sous leurs chaussures et se fabriquaient des lunettes de soleil et des bijoux pour hommes. A la maison, ils transformaient leurs guitares acoustiques en guitares électriques, jouaient la musique des Beatles et des Stones, chantaient quelque part dans une arrière-cour ou un garage des textes mal interceptés, et se faisaient souvent dénoncer et interroger par la Stasi qui les traitait »d'émissaires de la propagande capitaliste«.

La vie dans un régime totalitaire n'était pas haute en couleur et les illustrations dans le livre sont donc la plupart du temps gris-rouge ou noir et blanc. Elles évoquent le désir et la peur, deux des sentiments que l'on éprouvait le plus souvent à cette époque. Les jeunes derrière le mur rêvaient beaucoup, car lorsqu'ils étaient réveillés, le monde était moche, exigu et dangereux. Mais nos rêves étaient aussi dangereux parce qu'ils rendaient notre réalité encore plus étrange et détestable. Le rêve toujours présent en nous tous s'appelait la liberté mais à quoi



ressemblait-elle, la liberté? Pour les uns, elle prenait les traits de Coca-Cola, de jeans et de concerts de rock endiablés, pour d'autres la liberté rimait avec voyage, tandis que d'autres encore voyaient la possibilité de parler librement, de lire, d'étudier, de penser et de croire ce qu'ils voulaient.

Le Mur est un livre divertissant, créatif et plein d'humour, qui parle de choses sérieuses, tristes et à certains égards même tragiques. Un livre qui montre aux jeunes Européens d'aujourd'hui comment la vie était avant qu'ils ne viennent au monde, et comment elle est encore derrière les nombreux murs de notre monde.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



JANNE TELLER POUR LE BIEN EN NOUS

Je ne souhaite pas beaucoup parler des livres que j'ai choisis. Il vaut mieux lire des livres qu'en parler. Ce qui les rend dignes d'être lus, c'est le fait qu'ils transmettent quelque chose par l'écriture – et ainsi par le biais de l'imaginaire du lecteur – quelque chose qui ne peut pas être transmis d'une autre manière.

Je me suis permis de choisir non pas un, mais deux livres qui, selon moi, vont ensemble, bien qu'ils paraissent de prime abord totalement différents.

Le premier est un livre d'images de Mischa Damjan, *La Souris qui croyait au bien*. Ce livre peut à mon avis contribuer à faire de nous des humains dont l'existence a une réelle valeur.

Le livre parle d'une petite souris qui ne croit pas sa mère quand elle lui dit qu'il faut avoir peur du chat. La petite souris ne veut pas de mal au chat, alors pourquoi le chat lui voudrait-il du mal? Au lieu de s'éloigner lorsque le chat vient, la petite souris raconte des histoires. Elle n'arrive pas à changer le chat. Mais la vie des fleurs, des oiseaux et des autres animaux est un peu plus belle et un peu plus lumineuse lorsque la souris raconte ses histoires. Et le putois qui écoute de loin, dans sa cachette, est si heureux d'entendre ces histoires qu'il en oublie complètement de puer.

Mon petit ami de l'époque m'a donné le livre lorsque j'avais dix-huit ans et, bien qu'il s'agisse en premier lieu d'un livre pour enfants, l'histoire m'a laissé une impression durable. A chaque fois que le courage menace de m'abandonner et que je perds la croyance que cela vaut la peine de s'investir dans une chose ou une autre, je pense à ce livre. Son histoire nous dit que cela vaut la peine de faire le bien!

Oui, peut-être qu'il n'est pas possible que chacun de nous améliore le monde comme il le souhaiterait. Mais si nous essayons sans relâche, nous l'améliorons certainement – même si c'est dans des domaines auxquels nous n'avons pas du tout pensé ou si nous n'en voyons peut-être pas le résultat.

Le second livre, *Histoire de la philosophie occidentale*, de Bertrand Russell, décrit l'origine de la philosophie et son interaction avec l'évolution parallèle de la culture, de la société et de la politique. Il s'agit en fait d'un livre pour adultes. Mais malgré le vaste sujet dont il traite, il est facilement accessible et je crois que c'est ce que l'on souhaite lire de nos jours quand on est jeune pour acquérir les bases de la compréhension du monde qui nous entoure et donc aussi pour savoir



comment se comporter, aussi bien dans le monde réel que dans le monde de la pensée. Histoire de la philosophie occidentale commence là où les écoles modernes semblent se retirer: avec une grande connaissance et beaucoup de discernement, avec des liens et des analyses pointues à partir d'une vaste perspective historique. Bien que le livre ait été écrit en 1953, je n'ai pas encore découvert d'ouvrage qui le surpasse.

J'ai lu le livre la même année que le livre de Mischa Damjan: j'avais dix-huit ans et ma vision du monde a alors radicalement changé! Le livre est important pour les jeunes Européens d'aujourd'hui parce qu'il leur dit à quel niveau ils se situent en tant que citoyens en Europe, mais aussi en tant que citoyens européens dans le monde. Ce livre leur offre un accès unique à notre histoire, à la religion, à l'héritage de notre culture et de nos idées et à l'évolution de tous ces phénomènes ainsi qu'à l'interaction et à la dépendance avec le reste du monde. Le livre met notamment en exergue la façon dont l'évolution scientifique et philosophique repose sur un présent historique plus vaste, montre que ce que l'on appelle le »patrimoine culturel de l'Europe« n'existerait pas sans la pensée des civilisations non européennes et laisse à voir dans quelle mesure toutes les religions, et surtout les trois religions monothéistes, sont liées les unes aux autres. Sans que ce soit son objectif, le livre nous montre à quel point le nationalisme, la xénophobie et le fascisme sont ridicules: parce que tout ce que nous sommes dépend de ce que sont les autres.

Il nous montre aussi que nous ne pouvons pas partir du principe qu'une idée intelligente qui a été pensée et qui est connue, puisse être mise en œuvre sur-le-champ: depuis les premiers pas de la démocratie à Athènes et non sans de nombreux soubresauts, plusieurs millénaires se sont écoulés jusqu'à ce que l'Europe se décide vraiment à adopter la démocratie comme forme de gouvernement. Peut-être que certains lecteurs, en réfléchissant aux droits de chacun à la liberté, se pencheront de plus près sur l'effroyable renaissance de la traite des hommes et de l'esclavage sous une autre forme...

En montrant au lecteur l'importante influence que chacun peut avoir sur son environnement – et donc aussi sur la postérité –, l'Histoire de la philosophie occidentale de Bertrand Russell nous permet de comprendre pourquoi il est essentiel que chacun d'entre nous, à chaque génération présente et future, décide d'être une Souris qui croit au bien!

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



**ROBERT PAUL WESTON
DES LIVRES VISIONNAIRES –
»MOMO« DE MICHAEL ENDE**

Je suis quasiment certain que tout le monde en Allemagne, et probablement aussi dans d'autres pays européens, connaît Michael Ende. Au Canada, où j'ai grandi, ce n'est pas le cas. Lors de mes visites dans de nombreuses écoles de différentes régions de mon pays, j'ai constaté maintes fois que peu d'enfants et d'adolescents avaient déjà entendu parler des livres de cet auteur. J'espère vraiment que la situation est différente en Europe. Michael Ende est décédé en 1995. Afin qu'on ne l'oublie pas, je souhaite le choisir en tant que l'un des auteurs qu'il faut toujours garder à l'esprit.

Le roman le plus connu de Michael Ende, L'Histoire sans fin, date de 1979. Mais selon moi, Momo est son plus beau livre. Il raconte l'histoire d'une petite fille qui se bat contre les mystérieux hommes en gris, qui dans leur avidité insatiable aspirent à remplir les comptes de leur caisse d'épargne du temps.

Tout à fait, une caisse d'épargne du temps. Et c'est exactement ce à quoi le terme fait penser: une institution enfumée, douteuse, auprès de laquelle on ne place pas son argent, mais son temps. Comment fait-on? C'est très simple: on se dépêche, on prend des raccourcis, on renonce à son temps libre au profit d'une productivité bête et sans scrupule.

Outre le style exceptionnel de l'écriture, les personnages sympathiques, les aventures fantastiques et les descriptions colorées, ce qui me plaît le plus, c'est la composition bien pensée du roman. Ende offre bien plus de digressions et de trames thématiques secondaires que beaucoup d'autres livres pour enfants de notre époque. En même temps, il renvoie de manière récurrente [et critique] à des théories économiques, aussi bien au socialisme de Marx qu'au capitalisme et à l'économie de marché. Il accorde une attention particulière à l'idée absurde d'une croissance illimitée, à la capitalisation des intérêts et à la mercantilisation grandissante du temps – des phénomènes qui occupent l'actualité d'aujourd'hui.

Bien sûr, ma description de Momo donne l'impression d'un essai très sec sur des questions économiques. Mais croyez-moi: ce n'est absolument pas le cas. Il est certain que ces réflexions théoriques figurent dans l'histoire – sous forme de pensées tout aussi remarquables que complexes – mais elles sont intégrées à cette histoire fascinante et captivante de part en part. C'est l'héritage d'un auteur dont le talent a permis d'écrire une telle œuvre. Et c'est un exemple génial montrant que



Philip Pullman ne s'est pas trompé lorsqu'il a dit dans son célèbre discours à l'occasion de la remise de la médaille Carnegie: »Il y a des thèmes et des sujets trop importants pour la littérature pour adultes. On ne peut les traiter de manière adéquate que dans un livre pour enfants«. En outre, le fait que Michael Ende ait écrit Momo il y a quarante ans et que le livre ait gagné en importance au cours du temps est aussi significatif. Lorsque je regarde aujourd'hui cette époque contemporaine perpétuellement agitée et fébrile, avec l'instant messaging et la connexion permanente au web, je me dis que trop peu de gens ont lu ce fabuleux roman. Les philosophes bouddhistes Linda Goodhew et David Loy l'ont rappelé à juste titre dans leur essai sur ce thème. Ils ont écrit: »Ce qu'il y a de fascinant entre autres dans Momo, c'est que le livre a paru en 1973. Et le cauchemar qu'il décrit est aujourd'hui notre réalité«.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]



FLOORTJE ZWIGTMAN PRENEZ LES AU SERIEUX!

En tant que lectrice, j'ai grandi à une époque où les livres pour enfants avaient une mission. Cette mission consistait à thématiser des dysfonctionnements sociaux. Les personnages principaux étaient envoyés dans une forêt obscure pleine de problèmes: maltraitance d'enfants, toxicomanie, inceste, escadrons de la mort en Amérique du Sud.

Dans le pays où habitaient les enfants des livres, le mal existait, mais c'était palpitant. On y décrivait la vraie vie et l'on se sentait pris au sérieux en tant qu'enfant.

Jusqu'à ce que l'on constate que la vraie vie se déroulait différemment en dehors des livres. En effet, peu importe à quel niveau de déchéance les personnages principaux tombaient dans ces romans réalistes pour la jeunesse, leur sauvetage était garanti dans les dernières pages. Selon le métier exercé auparavant par l'auteur du livre, un enseignant, un assistant social, un psychologue ou un autre adulte sympathique apparaissait et arrangeait tout en un seul chapitre. Ou alors le personnage principal réussissait par ses propres moyens, en un seul chapitre, à passer du statut de victime à celui de héros. Car les livres pour la jeunesse doivent aussi, comme l'a dit une fois une critique littéraire, donner de l'espoir au lecteur.

Certes, l'espoir est une bonne chose et peut venir contrer de nombreuses déceptions, mais, lorsque j'avais treize ou quatorze ans, j'ai peu à peu remarqué qu'il y avait un fossé entre ma propre vie et celle de mes héros. Parce que moi aussi, j'étais une adolescente sympathique et moi aussi, j'avais des problèmes, mais où étaient donc ces adultes compétents qui me remettaient sur les rails? Ceux que je connaissais avaient au mieux l'idée d'organiser des discussions de groupe dont ils ressortaient satisfaits et détendus, avec l'agréable certitude d'avoir un peu contribué à améliorer le monde. Et mes propres résolutions d'agir avec courage et détermination menaient rarement à la fin heureuse que les livres promettaient.

Lentement mais sûrement, j'en arrivais à croire que l'on m'avait menti. Et pire encore, l'idée désagréable que ces livres devaient aussi secrètement m'éduquer m'envahissait...

Si tu es gentille, tu auras de belles choses...et les héros rencontrent toujours une fin heureuse. Apparemment, je n'étais pas assez gentille pour mériter la récompense que les héros de ces livres recevaient. Ou



peut-être, la fin heureuse n'était qu'un rêve qui n'avait pas grand-chose à voir avec la réalité?

En 1997, alors que j'avais quitté l'adolescence depuis longtemps déjà, j'ai lu *Junk* de Melvin Burgess et ce livre m'a marquée aussi bien en tant que lectrice qu'en tant qu'écrivain. Le livre offrait une histoire sans détours, au rythme enlevé, qui pouvait divertir un public jeune. Et ce qui était pour moi, en tant que lectrice adulte, encore plus important: c'était une histoire d'une brutalité et d'une profondeur psychologique qui m'a captivée, comme l'auteur hollandais Renate Dorrestein l'a un jour exprimé avec les mots suivants: »Eh toi, lis ça!²« Et pour finir, la chose la plus importante, c'était qu'il y avait des héros auxquels je pouvais croire. Justement parce qu'ils n'étaient pas des héros.

Pour faire court, *Junk* décrit la descente aux enfers de deux jeunes toxicomanes dans le Bristol du début des années quatre-vingt. Nico veut échapper à un père violent et alcoolique et Gemma veut se précipiter dans le tumulte excitant de la vie. C'est un échec pour tous les deux. Drogues, prostitution, grossesse à l'adolescence... Tous les ingrédients des histoires sentimentales ordinaires sont réunis. Mais *Junk* est différent. Parce qu'il montre les jeunes tels qu'ils sont. Quand Gemma se prostitue pour financer sa dépendance à l'héroïne, il ne s'ensuit pas le regret obligatoire du type »Je ne dois pas être un mauvais exemple pour les jeunes lecteurs«. Non, elle déclare allègrement: »Le truc, c'est que je connais mes limites. Je suis raisonnable. Lily dit que je suis toujours raisonnable, même quand je passe les bornes. Elle a raison. Je fais attention à moi. Je mange équilibré. J'oblige les clients à mettre un préservatif. Je ne tapine pas. Je travaille dans un salon de massage. Je ne partage pas mes aiguilles, sauf avec Nico. Je ne suis pas une junkie. Je peux m'arrêter quand je veux. Ca m'arrive, des fois. Je stoppe toute une semaine environ, pour me prouver que j'en suis encore capable«.

Gemma traverse la vie de manière enjouée et lorsque nous voulons lui crier: ne fais pas ça, arrête, réfléchis..., elle nous rit au nez. Il n'y a pas de leçon morale en dehors de la conclusion inévitable qu'ici, les choses vont mal tourner.

Gemma n'est pas un personnage sympathique. Elle est obstinée et égoïste, a une confiance aveugle en elle-même, prend en permanence les mauvaises décisions et entraîne les autres dans son sillage. Elle n'est absolument pas l'héroïne qui mérite une fin heureuse selon les règles des romans pour la jeunesse. Mais malgré tout, on ne peut

² N1: »Hier jij, lees dit!«, dans: Renate Dorrestein: *Het geheim van de Schrijver*. Atlas-Contact



s'empêcher de bien l'aimer. Melvin Burgess réussit à créer des personnages qui sont plutôt des voyous que des héros, mais qui sont à la fois l'un et l'autre, si bien que l'on comprend pourquoi ils sont comme ça. Il nous montre des personnages qui nous obligent, en tant que lecteurs, à grandir et à voir le mal chez des gens bien.

Gemma et ses amis toxicos ont bien plus en commun avec nous que le héros ordinaire. Ils nous montrent les possibilités de chacun: l'amour et la haine, l'héroïsme et la lâcheté, le bien et le mal. Pas des traits de caractères figés, répartis entre monstre et héros ou monstre et voyou, mais des décisions que l'on peut prendre consciemment ou inconsciemment, selon les circonstances et selon notre humeur.

Pour les héros que j'ai croisés dans la plupart des livres de ma jeunesse, prendre les bonnes décisions ne représentait pas de difficulté particulière. La bonne intention de l'auteur les entraînait vers le bon choix. Il n'y avait pas de raison pour la vilénie du voyou. C'était l'auteur qui la lui imposait. Dans sa toute puissance divine, il n'avait pas besoin de donner de raison pour la nature de sa création.

Toutefois, ces livres n'ont pas grand-chose à voir avec la véritable lutte des jeunes, avec leurs choix entre l'attrait du bien et celui du mal dans un monde où même les adultes trouvent cela difficile, voire impossible, de prendre des décisions morales.

En Europe, les jeunes ont le droit d'avoir des livres qui reconnaissent leur combat et leurs problèmes, qui les prennent au sérieux, des livres qui ne leur présentent pas toujours des solutions toutes faites, mais qui les amènent à réfléchir et les entraînent vers le long voyage intellectuel [un voyage peut-être sans fin] de l'âge adulte. Notre mission consiste à ne plus être des missionnaires.

[Traduit de l'allemand par Vanessa Le Caignec]